

NOTES DE LECTURE

Philippe Lejeune :
« Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille »,
Le Seuil (La couleur de la vie),
455 p., 160 F.

Philippe Lejeune

LE MOI DES
DEMOISELLES

*Enquête sur
le journal de jeune fille*



La couleur de la vie.
LE SEUIL

« *Mon journal, c'est une mosaïque dans laquelle je glisse une pierre de n'importe quelle couleur : c'est l'arbre sur lequel Robinson faisait chaque jour une fente et qui lui servait à compter les années d'exil ; c'est un composé de riens... Cependant il est précieux, comme tout ce qui est unique et dont la perte ne saurait se réparer* », note Marie-Edmée Pau dans son journal le 19 Avril 1863.

Innombrables journaux de jeunes filles dont certains furent publiés au XIXe siècle, souvent à titre posthume (on mourait alors très jeune de la tuberculose), la plupart inédits, enfouis dans les archives familiales, presque tous aujourd'hui méconnus. C'est la recherche attentive et passionnée de ces textes modestes mais uniques, de ces voix oubliées qu'a entreprise Philippe Lejeune, devenant ainsi « le chevalier servant des journaux de jeunes filles françaises » avec cet étonnant livre aux multiples entrées qu'est *Le Moi des Demoiselles*.

114 journaux de petites et jeunes filles y sont répertoriés, révélant tout un pan méconnu de l'histoire des femmes au siècle dernier. Le journal intime n'a rien alors d'une écriture spontanée. Pratique socialement marquée (il s'agit de jeunes filles de l'aristocratie ou de la bourgeoisie), féminine (peu ou pas de journaux de garçons ; le journal concerne la sphère « privée »), inculquée aux filles par leur mère ou leur institutrice, dans un but d'édification morale et religieuse, accessoirement pour apprendre le « beau style », le journal s'organise autour de deux moments essentiels : la communion, le mariage. On dit adieu au « Cher journal » la veille de ses noces. On signe une dernière fois...

Derrière des formules naïves ou codées (le journal est souvent lu par les proches), le destin des femmes se dessine : le mariage, le couvent, un célibat au service des bonnes œuvres ou encore l'infortune sociale et sentimentale qui peut conduire au suicide - comme la malheureuse Fortunée !

Mais l'étude révèle une évolution dans cette histoire des mentalités : A la longue période « d'ordre moral » succède, avec les lois sur l'instruction obligatoire des jeunes filles vers 1880, une période de transgression où l'écriture du journal devient exercice de libération. Le journal se laïcise et se démocratise. A la voix de Catherine Pozzi dont le journal de jeunesse est encore inédit, se mêlent d'autres paroles de révolte. Écoutons Catherine Pozzi à 14 ans :

« *J'aime, j'adore la science. Si j'étais un homme, j'étudierais ces questions si intéressantes. Mais je ne désespère pas de devenir savante quand même.* » (23 mai 1886)

ou Renée de St Pern (morte vers 18 ans) : « *Aujourd'hui, jour de mes 16 ans, je prends deux graves résolutions : celle d'écrire et celle*

de rester célibataire... Mon Dieu au jour de mon anniversaire je vous demande deux grâces : la première, c'est de m'éloigner du mariage, la seconde c'est de rendre mon style nerveux, coloré, superbe ! ». (11 octobre 1901).

De ces destins interrompus, Philippe Lejeune s'est fait l'ambassadeur et l'interprète avec une passion communicative. En effet, par une stratégie toute de sympathie, le chercheur à son tour se fait diariste et nous livre dans une première partie passionnante son journal de recherche : « *Ce livre est un récit de voyage. Il raconte, sous la forme de mon propre journal, un an d'exploration au pays des journaux de jeunes filles* ». De juillet 1991 à juillet 1992 on suivra ainsi le « promeneur » dans ses coups de foudre (le journal de Claire Pic, à l'origine de la recherche), ses découvertes, les heures patientes penchées sur la cote LN²⁷ de la Bibliothèque Nationale, le déchiffrement ému des encres violettes, ses voyages et ses lectures qui le renvoient sans cesse à son cher sujet ; on lira le journal « indirect » que révèle ce journal d'enquête, « l'affleurement d'une parole intime », ce surgissement du passé à la lecture des journaux et l'identification à ces voix adolescentes : « *Je me souviens, je me souviens, j'avais 14 ans et l'innocence d'une fille...* » (14 juin 1992, dimanche).

« *Ces jeunes filles m'ont rendu capable de parler de moi* ».

Après s'être ainsi confié, le médiateur s'efface et nous donne à lire des croquis de journaux, une anthologie de textes portant sur la pratique du journal, tirés des traités d'éducation ou des journaux eux-mêmes, des extraits du journal fictif qui sert de modèle à tant de journaux de jeunes filles, *Le Journal de Marguerite* de Melle Monnot (1858), enfin, un répertoire chronologique accompagné d'une brève notice : Adèle, Eugénie, Alexandrine, Lucile, étrange mélodie de noms et de destins. Invitation à lire, à chercher à notre tour des journaux oubliés.

L'ambassade est réussie. Le lecteur ne peut résister au plaisir de suivre cette exploration, de s'émouvoir, de picorer des fragments de destins si lointains, si proches que la voix de l'interprète fait revivre.

On n'échappe pas si aisément au passé et l'imaginaire des filles d'aujourd'hui a sans doute quelque chose à voir avec ces journaux disparus, ici retrouvés.

Claude Hubert-Ganiayre

*Un an
d'exploration
au pays des
journaux
de jeunes filles*